

Lo rcein emein tsi la tanta Gritton

Autor(en): **Testuz, Ch.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223592>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de décembre.



QUALITÉS ET DÉFAUTS DU VAUDOIS

LE Vaudois enfin ! le meilleur de tous, cela va sans dire, car « il n'y en a point comme nous » ! De souche rustique et d'ancienne civilisation latine, le Vaudois constitue un type bien particulier, fidèle à ses vertus comme à ses défauts. Il n'a pas du tout la finesse peut-être un peu retorse du Normand, mais il a, malgré sa rusticité, le parler diplomatique de celui qui a subi des maîtres sévères et qui a appris à ses dépens que « trop parler nuit ». Il a acquis par expérience l'art de s'exprimer avec prudence, et de se faire comprendre à demi-mot. « Il garde sa langue au chaud »... C'est à ce trait de caractère qu'il faut rattacher l'habitude que le Vaudois a prise d'utiliser de préférence la forme indéfinie et la formule négative, lorsqu'il exprime un fait ou une idée.

Parlant d'un avaré, un Vaudois dira : « Il n'est pas tant généreux, » ou plus plaisamment : « C'en est un qui n'a pas de trou à son portemonnaie ». De même il dira d'un homme fortuné : « Il n'est pas pauvre, » ou encore : « Il y en a de plus pauvres que lui ». Et si vous voulez faire préciser le montant approximatif de la fortune, votre interlocuteur vous répondra : « Vous savez, on n'a pas compté avec lui. » D'un escroc, vous n'entendrez pas affirmer qu'il a volé, mais « qu'il a bien su faire » (n'a pas robâ, mais l'a bin su faire).

Les présidents de tribunaux et les avocats savent par expérience combien il est difficile d'obtenir une réponse nette et précise d'un témoin. C'est tout particulièrement le cas lorsqu'il s'agit de savoir si Monsieur un tel était tel jour en état d'ébriété : « Oh ! vous savez, pour dire qu'il était ivre, on ne peut pas dire... » ; et puis : « on n'a pas bien fait attention ; on ne pensait pas qu'on aurait à venir ainsi témoigner ; on n'a pas tant l'habitude de la justice ». — Mais répondez à la question : « Monsieur un tel était-il ivre ? » — « Il avait bien bu un verre, monsieur le président, comme tout le monde. »

A la fin de l'interrogatoire, la réponse la plus précise que l'on ait pu obtenir est à peu près celle-ci : « Oueh y branlait bien un peu... mais vous savez, monsieur le président... ».

On pourrait dire de ces témoins ce qu'un client

m'en disait lui-même un jour : « Mes témoins, ils ont économisé la vérité ».

Un second élément à souligner concerne le caractère « militaire » du Vaudois, son amour passionné de tout ce qui touche à l'armée et plus spécialement à la vie du soldat. Ce tempérament militaire est un caractère essentiel et permanent de la race. Nous l'avons trouvé dès l'origine chez les Helvètes d'Orgétoix et de Divico. Nous l'avons glorifié en étudiant les « Vaudois à l'étranger » et en énumérant les nombreux ressortissants de notre petit pays — officiers, sous-officiers et soldats — qui ont brillé dans les régiments de France, de Hollande, d'Italie, d'Angleterre. Nous l'avons retrouvé dans les rangs des Vaudois qui, sous les ordres du général de Sacconay et du major Davel, sauvaient l'honneur de la république de Berne à Bremgarten et à Villmergen. Nous l'avons rencontré et salué dans l'épopée napoléonienne quand les « Léman » émerveillaient le monde par leur bravoure en Espagne, en Italie, en Egypte, à la Bérésina. C'est le même sentiment militaire qui animait les soldats vaudois du Sonderbund, de 1870 et la grande guerre de 1914-1918. C'est ce même sentiment qui fait vibrer ceux d'aujourd'hui et qui longtemps encore enthousiasmera les vrais Vaudois.

Les fils seront dignes des pères,
Roulez tambours !

Enfin le troisième trait particulier de notre caractère — le plus important peut-être — est la tendance du Vaudois à la contemplation, au recueillement, au rêve éveillé. Tous les vrais connaisseurs de l'âme vaudoise ont souligné ce tempérament « rêveur », qui parfois même tourne au mysticisme chez certains, comme chez le major Davel. Et cet exemple montre bien que le tempérament militaire n'exclut pas chez nous, quelque chose de cela paraisse, le penchant au rêve. Cette tendance au recueillement s'explique par le sens religieux qui habite l'âme vaudoise, mais elle est aussi intimement liée à la contemplation du cadre merveilleux dans lequel nous vivons.

Le Vaudois, si laborieux et si réaliste soit-il, garde toujours dans son esprit et dans son cœur cette religion naturelle. C'est la place qu'il réserve au rêve, à l'idéal. Cette aspiration a pour base l'amour du pays et elle est entretenue par la beauté du paysage dans lequel s'accomplit le travail quotidien. Vivant dans l'un des plus beaux pays du monde, le Vaudois est animé d'un amour profond pour cette terre natale, qui lui donne tant de peines et de soucis, mais aussi tant de prés et de richesses. Il se laisse envelopper par cette beauté et il est imprégné de son charme. Ainsi la rudesse de la vie rustique est adoucie ; le « terre à terre » du travail quotidien est en quelque sorte anobli ; l'action est idéalisée par la pensée et par le rêve.

C'est encore le même sentiment d'admiration qui enflamme nos citadins lorsque le dimanche ils escaladent nos montagnes et, arrivés au sommet, contemplent l'admirable pays étendu à leurs pieds. C'est ce peuple vaudois, race heureuse et forte, que j'ai glorifié ; c'est lui que je célèbre encore avant de poser la plume :

Race à la fois idéaliste et réaliste, qui regarde vers le ciel, mais qui garde toujours le contact avec la terre. Peuple paisible, qui tient à sa tranquillité, mais qui sait, quand il le faut, agir et batailler ; peuple qui n'aime ni se singulariser,

ni se compromettre inutilement, mais dont les enfants feraient calmement pour un idéal, le sacrifice de leur vie.

Peuple militaire, « cocardier » même — avec honneur ! — qui aime les drapeaux flottants au grand soleil et claquant au vent, qui admire les beaux spectacles militaires, qui applaudit au défilé de ses troupes, ou à l'alignement impeccable de ses gendarmes.

Peuple traditionnaliste et prudent, qui ne craint pas le vrai progrès, mais qui n'accepte la nouveauté qu'à bon escient et qu'après mûre réflexion.

Peuple épris d'indépendance et de liberté, mais qui aime à être gouverné avec autorité et qui met sa confiance en ceux qu'il a librement choisis pour magistrats.

Peuple qui veut garder son particularisme et son individualité et qui, ayant subi près de trois siècles de sujétion, a la crainte instinctive d'une nouvelle emprise, si bien intentionnée et si « confédérale » soit-elle.

... Vaudois, mon frère, reste toi-même ; soigne tes vertus et tes qualités ; conserve jalousement tes défauts.

(Nous autres Vaudois.) Ch. Gorgerat.

Commisération. — Un charretier s'était laissé prendre entre son char et un poteau de télégraphe. Il avait eu trois côtes enfoncées.

Comme le médecin sortait de la maison qu'habitait le blessé, une voisine l'arrête :

— Pardon, monsieur le docteur, je voudrais seulement savoir comment va ce pauvre homme.

— Oh bien, pas trop mal ; il s'en tirera.

— Eh ! mon té, tant mieux, tant mieux !

— Etes-vous sa parente ?

— Non, monsieur le docteur, seulement je vous dirai que, ce matin encore, je lui ai prêté deux francs et je n'ai pas de reçu.



LO R. CEIN EMEIN TSI LA TANTA GRITTON

LA senanna passâ, que l'ont fé cé recein-sémeint fédérât, dou municipaux sont zu roilli à la porta tsi la tanta Gritton, 'na vilha véva qu'est tota soletta.

Quand le ve cliâo dou compagnons, revous coumeint dâi monsus, avoué dâi papai dezo lo bré, la pourra vilha eût on bocon la gruletta et l'âo fé ein sè pancint la frimousse avoué son fordâi :

— Eh ! la mon Dieu te possibllio, qu'est-te onco arrêvâ ?

— Ne vigneint po lo receinsémeint ! l'ai dese ion dâi municipaux.

— Et te bahy que l'est onco çosse ! fe la vilha, binsu po no féré payi dâi novés z'impou, on n'ein a dza pas prâo dinse, que, dâi z'ans, m'einlêvine s'on p'ao veri ; payi, adé payi, ne savent pas ora. coumeint prâo tormenteint lè pourrés dzeins !

— N'aussi pas poaire, tanta Gritton, n'est pas d'impou que s'agit ; volliont feinameint savâ dierro l'âi a dè dzeins ein Suisse, oûdès-vo ? Adon vo faut liaire lè papai que ne veint vo bailli et reprendre per écrit à tot cein que lâi a

dessus, pu no repassèreint dècando matin queri la folhie. L'est por ti dinse! compregnivo ora?

— Ah! ah! bin oi! mât, jamé dè la via ne vu poi cein fèrè! vo faut arreindzi cein por mè, se vo plliè!

— Et bin allein!

— Coumeint est-te qu'on vo dit?

— M'appello Marguerite, mât vo sèdès, on mè dit Gritton!

— Quin adzo ài-vo?

Oh! por cein, ma fai, n'èin sé rein ào justo, mât y'è coumeniyi avoué ma cousine Zaline, vo la cognaitè prâo.

— Ora, dè quinna relig'ion itès-vo?

— Ah! volliont onco savâi s'on va ào prédzo totès lè demeindzès ào quiet! Y'a dza 'na vouarba que ne l'âi su z'ua; mât su adé po noutron vilho menistre!

— Bon! bon! vo faut onco no derè se vo droumetrè tsi vo la né dè deveindro à dècando!

— Mé sèmbllio tot parai que cliâo monsus sont rudameint tiurieux et founapets! ora, que cein pào te l'âo faire se tiuto ice àobin tsi cauquon d'autre; mè foudràî petètrè onco l'âo marqua se y'è fè dâi bio rêvo cliâ né et se y'è età tormentaie pè lè pudzès. T'einlèvâi pi po dâi brassapapets!

— Ma fai, l'est dinse por ti! ora, dièro itès-vo?

— Et bin ne sein trai: ma tchivra, noutron caïon et mè!

— Pourra tante Gritton, vo faut pas tot mè-clliâ; lè bîtès à quatrè piautès, on ne s'èin tsau pas po hoai, mât femameint dè cliâo qu'èin ont què duès!

— Ah! ah! oh bin, y'âobliâvo noutrès dze-nelhiès que n'ont què duès dè piautès; vo foudràî prâo lè marqua assebin!

— Vo ne l'âi itès pas; ein fè dè dzeins, vo z'itès don solettâè

— Bin oi! mât dâi iadzo, la vépra, la Rose à François vint cotterdzi avoué mè tantqu'à l'hâora dè baïre lo café!

— Lè barjaques ne comptont pas! ora, vo faut onco no derè se vo comprâ aberdzî cauquon tsi vo la né dè deveindro à dècando, pâceque foudràî onco reimpliâ 'na folhie!

— Mât! mât! itès-vo fous! et por quoui mè preni-vo! aberdzî cauquon? mè, 'na vilhe qu'a passâ houitanta! Ah! quand y'ètè dzouvena et onco galéza, ne dio pas, kâ lè chalands ne mè manquâvont pas et y'aré pu mariâ lo valet ào vilho syndico, ouèdès-vo! mât ne l'è pas volliu pace que, eintrè no sai de, lo vaudai ne sè conteintâvè pas dè iena, couèdssai ein couèna trai à quatro ein on iadzo et l'âi é de: pisque l'est dinse, ne vu rein d'on coratiâo dè felhiès et l'âi é bailli son sa. N'è-vo pas bin fè?

— Oi! oi! respect por vo! ora n'èin tot, mât vo foudrà onco mettrè voutron nom!

— Ah! mon Dieu! mè pourrès z'amis, ne vayo perein bé, pu ne sé perein signi, kâ y'a dza 'na vouarba que n'est pas tenu 'na pllionma; porràit-t'on pas cein fèrè avoué la marque à fu? Ch. Testuz.

Cynisme. — Mèdiant. — Ayez pitié d'un pauvre homme qui a huit enfants à nourrir.

Propriétaire. — Mais vous venez de dire à mon voisin que vous en aviez dix.

Mèdiant. — C'est vrai, mais, voyez-vous, il n'avait pas une si bonne poire que vous.

Express-pochade. — Dans le train. Deux gendarmes conduisent un voleur. Ce dernier, très gai, parle tout le temps.

— Vous avez dû arrêter beaucoup de gens dans votre vie?

— Mais oui, pas mal, répond le premier gendarme, depuis le temps que nous sommes en service.

— Eh bien, moi, j'en ai arrêté, en une seule fois, probablement plus que vous et encore, moi, c'est avec un seul doigt que j'arrête les gens.

— Farceur!

— Voulez-vous parier un litre?

— Oui, répond le gendarme, mais vous avez perdu d'avance.

— Crois pas. (Il se lève et tire la sonnette d'alarme.)

— Sapristi! que faites-vous?

— Eh bien! vous voyez... le train s'arrête par ma seule volonté et tous les voyageurs du même coup... et ça avec un seul doigt... Comptez voir si j'en ai arrêté plus que vous!

Tête des gendarmes.

LES COUPLES



Il y a ceux qui sont mariés et ceux qui ne le sont pas, c'est-à-dire, en gros, ceux qui ont et ceux qui espèrent, ceux qui réalisent et ceux qui rêvent.

Les mariés, neuf fois sur dix (il faut toujours laisser une marge pour les corrections du lecteur), se reconnaissent immédiatement à l'air calme et patient avec lequel ils promènent leur bonheur officiel et comme résigné. Ils vont, à petits pas digestifs et paisibles, très à l'aise, en gens qui ont tout le temps de se jurer un éternel amour à la maison, et qui entendent par conséquent profiter du beau temps pour lui-même.

Monsieur, si bien élevé qu'il soit, traduit sa qualité — soyons poli — de mari par des détails qui ne trompent pas: Il ne prend plus toujours la peine de mettre son pas à l'unisson de l'autre, plus menu; si Madame s'arrête une seconde, le temps d'admirer un oiseau ou de cueillir une fleur, Monsieur continuera sa course. Il aura des moulinets de canne d'homme repu et le ton assuré du gaillard qui n'a plus besoin de se dépêcher parce qu'il a retenu sa place.

Madame, d'ailleurs, a nécessairement perdu une partie de son charme d'immatérialité auquel elle tenait tant. Quand elle est essoufflée, elle l'avoue carrément en oubliant de faire, comme jadis, palper les papillons roses de ses narines. Et c'est un peu pour tout comme cela.

Les non mariés, eux, ne se voient généralement qu'à des intervalles plus ou moins éloignés. Alors on sent qu'ils n'ont pas un instant à perdre. Et ils se regardent, grands dieux! Ils se regardent comme si leurs yeux ne pouvaient pas renseigner leur cœur à mesure! Ils sont endimanchés à tous les points de vue, du cœur aux pieds et de l'âme jusqu'à la cravate. Ils se mentent exquivement, ils sentent le temps leur couler dans les doigts, ils se serrent l'un contre l'autre, et se répètent à chaque instant qu'ils s'aiment. A moins qu'ils n'aient pas encore commencé à se le dire; dans ce cas ils y pensent encore plus.

Avez-vous remarqué qu'on n'appelle jamais des gens mariés des « amoureux »?

Avez-vous remarqué aussi combien de bonnes gens s'écrient: « Ah! les fiançailles, c'est le beau temps, mes enfants! » Comme si une fois marié c'en était fini de rire?

Et avez-vous remarqué combien peu de couples, après quelques années de mariage, pourraient passer sans effort pour autre chose que pour des gens mariés?

Ça en serait même décourageant sauf pour les gens célibataires, s'il n'y avait pas des exceptions!

Pas de sa faute. — Toto rentre de classe et présente son bulletin mensuel à son père.

Le père. — Quelle place as-tu, cette fois?

— Toto. — Papa, je suis le dixième.

Le père. — Comment, encore plus bas? le mois dernier tu étais le neuvième?

Toto. — Ah! mais... y a un nouveau!

ORTHOGRAPHE DES MOTS ITALIENS



DEPUIS qu'à New-York il chanta la Tosca en italien, un fort ténor se flatte de posséder à fond la langue natale de M. d'Annunzio. Qu'on parle musique ou escrime — à tout bout de « chant » et à propos de « bottes » — ou tout bonnement du temps qu'il fait, l'homme déballe des citations transalpines, d'ailleurs banales, et sursaute comme si on l'écorchait quand Ninon sa partenaire, emploie, sans leur restituer leur pluriel d'origine, des mots italiens francisés par l'usage.

C'est offenser gravement les oreilles — du reste assez longues — de notre ténor que de l'interroger sur les *impresarios*, les *sopranos* et les *contraltos* qu'il a rencontrés dans ses voyages, et il vous tiendra pour le dernier des goujats si vous employez ces formes françaises de préférence à *contralti*, *soprani*, *impresarii*.

Ninon qui, en fait de langues, ne connaît (et encore, pas très bien) que la nôtre, se fait souvent remoucher par ce ténor italophile. D'abord, pleine d'admiration pour le polyglottisme du grand chanteur, elle a essayé de lui complaire:

mais elle se trompait à chaque instant, vantait le beau *contralti* de Mlle Raveau et débinaît les *sopranos* de l'Opéra...

Et le ténor écumait:

— Voyons, ma chère! C'est pourtant bien simple: singulier, o; pluriel, i...

Et il répétait: « singulier, o; pluriel, i » rageusement, comme un caporal hurle: « Gauche! droite! un! deux! gauche! droite! un, deux » à l'oreille de la recrue qui n'arrive pas à se mettre au pas.

A la longue, Ninon semble, enfin, s'être gravée dans la tête cette règle importante.

L'autre jour, ils dinaient, de compagnie, dans un restaurant. Comme le maître d'hôtel s'approchait pour prendre la commande:

— Aujourd'hui, dit-elle en fixant le fabricant de si bémol, je mangerais volontiers du macarono...

— Vous dites? s'effara le ténor.

— Du macarono, mon cher. Singulier, o; pluriel, i... Donc, du macarono...

— Mais, malheureuse...

Le ténor n'acheva pas; car, le fixant de ses grands yeux révoltés, Ninon criait avec une frénésie vengeresse, dont s'égayèrent tous les dîneurs: — Et des *tournedi Rossino*!!!

LA FRAUDE

Croyez que la fraude s'exerce

Aujourd'hui sur tout et pourrit

Toutes les sortes de commerce

Et jusqu'aux choses de l'esprit.

Sur quelle marchandise honnête

A cette heure peut-on compter?

Est-il rien de ce qu'on achète

Qui soit ce qu'on croit acheter?

Oh! non. Tel marchand, dès sa porte,*

Me fait dupe de son bagout.

Il faut bien que je m'en rapporte,

Ne pouvant m'y connaître en tout.

C'est partout la même cabale,

Si je tique sur un habit

Que j'estime être en peau de balle,

Sûr, il est en peau de zébi.

Mon chapeau que je veux en feutre,

Attendu le prix que j'y mets,

Deviens quelque chose de neutre

Dès qu'il couronne mon sommet!

Mes souliers sont en carton pâte,

Quand je les crois en triple cuir!

Mon linge, à peine je le tâte,

Que je le vois s'évanouir...

Il en va de même du reste.

Tout est en toc, en simili.

A quoi sert-il que l'on proteste?

La fraude est un fait accompli.

QUE TU ES BÉCASSE!



A bécasse ne serait pas si bécasse qu'on veut bien le dire, d'après les faits suivants. En effet, M. Fatio, naturaliste genevois, a eu l'occasion, en chassant, d'observer à plusieurs reprises que cet oiseau, blessé, pratique sur lui-même, avec son bec et au moyen de ses plumes, des pansements fort ingénieux; il s'applique un emplâtre sur une plaie saignante ou il opère adroitement une solide ligature autour d'un de ses membres brisés. M. Fatio tua un jour une bécasse qui, sur une ancienne blessure à la poitrine, portait un large emplâtre feutré de petites plumes duveteuses arrachées à différentes parties de son corps et solidement fixées sur la plaie par du sang desséché.

Une autrefois, c'était sur le croupion blessé que l'emplâtre, fabriqué de la même manière, se trouvait posé. Deux fois, M. Fatio a trouvé des bécasses qui portaient à l'une des jambes une ligature de plumes serrées et entortillées autour de l'endroit où l'os avait été fracturé. Chez l'une, le membre droit au-dessus du tarse était fortement, mais fraîchement bandé de plumes provenant du ventre et du dos. Chez l'autre, le tarse lui-même, en bonne voie de guérison, portait encore la bande qui l'avait maintenu en position.